

L' enfant en haillons

Il était assis sur un tas de vieilles pierres et tenait sa tête bien serrée dans ses petits poings.

L'enfant attendait la nuit, seul dans le vent, et ses haillons fouettaient sa poitrine découverte. Le vent, ce soir, avec sa plainte monotone de grand loup affamé, traversait le bois sinistre aux branches noircies par le gel.

Assis sur un tas de pierres, un soir d' hiver, il semblait ignoré de tous et nul n'aurait pu dire d'où il venait. Les nuages baissaient leur front ridé, menaçaient la terre de leurs silhouettes inquiétantes, sombres et déformées, noyant toutes les pensées de l'enfant. Les rameaux cassés, les feuilles sans vie, couraient sur le sol sec et dur.

L'enfant ne tremblait pas malgré le froid, ses pieds nus reposaient sur la pierre. Ce petit être solitaire résistait à l'assaut, faisait front en silence à la vague des éléments déchaînés.

Peut-être l'enfant n'avait-il jamais vu le soleil ? Peut-être avait-il oublié que le ciel devait être bleu, parfois !

Demain, le vent soufflerait plus fort, la neige tomberait par rafales, et l'on n'y verrait guère à plus de dix mètres devant soi.

Demain ? L' enfant serait-il là encore ?

Pourquoi, de par le monde, y a t-il autant d'enfants, tels celui-ci, si seuls et si dépourvus ? Oublieraient-ils de grandir, ces enfants effrayés par le monde des grandes personnes ?

Et que dire de tous ces autres enfants sur la même Terre qui ne pleurent qu'au jouet convoité, lèchent la confiture et jettent la tartine dans le caniveau ?

Dans les banlieues populaires de nos grandes villes, des enfants n'ont encore jamais vu l' océan ni la montagne.

La rue les dévore de ses jeux malsains, de toute la violence de ces jours chargés de haine, de désirs fous, d'insolence et d'arrogance, tel un gouffre noir au fond duquel grouillent tous les démons d'un énorme " paradis- poubelle " ...

Couloirs aux murs lépreux baillant sur la rue, paliers croulants vomissant les restes mal digérés de débris de familles éclatées.

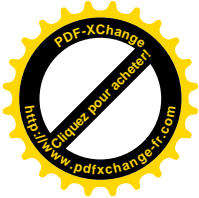
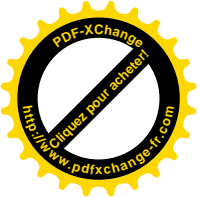
Petites âmes vacillant et s' éteignant comme des flammes légères et déchirées dans l'air empuanti ; papa et maman qui ne reviennent pas...

Et l'enfant grandit, s'enhardit, livré à la rue, aux " Truands " d'une gigantesque structure socio-économique bardée de vitrines, d'étalages et de bureaux à moquette.

L'enfant devient une femme, un homme, puis un vieillard... il se dilue dans les mémoires des enfants qu'il a fait, au fil d'une expérience unique, solitaire, dans une dimension relationnelle qui ne le reconnaît pas.

Le voyageur attendant son train sur le quai d'une gare, au beau milieu de tous ces enfants si seuls et si dépourvus, ne saura et ne reconnaîtra jamais... Il n'aura qu'une hâte : celle de prendre ce train, de s'asseoir à côté de l'un de ces enfants sans le regarder, de lire son journal, d' écrire des notes sur un calepin, ou de s'assoupir en pensant à la journée du lendemain qui s'étirera sans magie. Il ne saura jamais, mais il croira savoir... Il s'est trompé de gare, de train, de quai et d'heure...

Peut-être a t-il voulu prendre, à cinq heures du matin, un de ces rapides qui ne s'arrêtent jamais dans les petites gares, un de ces trains d'affaires vous débarquant " tout de go ", non seulement dans le bureau du Grand Patron pour l'augmentation escomptée, mais aussi dans le hall d'un orphelinat de grandes personnes, encombré de gadgets ridicules, de machines à sous, de banquettes souillées ; peuplé de rêves brisés, de projets avortés...



La veille du solstice d'hiver, à l' " orphelinat ", grimaçaient, fiers et creux, des arbres fabriqués avec des morceaux de troncs de la forêt pétrifiée, des arbres ridicules, bicornus, sans racines et sans branches. Une Mère des Neiges au regard terne, dans une redingote trouée, distribuait aux enfants des oranges de mousse qui, pressées entre les doigts, piaillaient comme des oiseaux.

L'enfant en haillons, lui, n'entrerait jamais à l' orphelinat, ne prendrait aucun train, attendrait tout simplement que le jour se lève, parce que, dans la lumière du soleil, même derrière l'écran des nuages gris, il fait toujours bleu, de l'autre côté des couleurs de l'arc en ciel...

Conte d' Azil, l' Atalante, Eté 337, quelques mois après la Révolution Culturelle, au cours d'une tournée qu'il effectua, avec ses compagnons du Théâtre ambulant, dans les villes situées le long de la Cordillère du Serpent de Feu.

Dessine - moi...

-- Dessine-moi un cheval !

-- Non, tu serais un trop mauvais cavalier, et puis, où trouverais-tu la paille pour ce cheval, toi qui vit dans une grande " boîte à habiter ", là où ne poussent que des lampadaires et des abris de bus, dans un pays de béton, de métal et de verre ?

-- Alors, dessine-moi un âne !

-- Non, un âne ressemble encore trop à un cheval, et comment pourrais-tu lui donner à boire, en transportant de l'eau dans des bouteilles en plastique ?

-- Dessine-moi donc un renard !

-- Un renard ? Pour qu'il dévore mes belles poules toutes crues ?

-- Dessine-moi un ascenseur !

-- Et si tu appuyais sur le bouton du septième sous-sol, si l'ascenseur descendait toujours sans s'arrêter, comme dans le puits d'une mine jusqu'au plus profond des entrailles de la Terre ?

-- Dessine-moi un soleil, ça, c'est pas très difficile : tu fais un rond, et dans le rond, tu mets la lumière de tes yeux.

-- Je vais te dessiner... la confiance. Mais pour cela, il faut que tu prennes dans une main ton plus beau crayon, et que, avec l'autre main, tu prennes ma main et ne me lâches plus jamais.

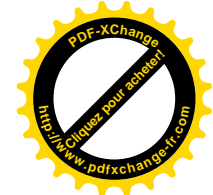
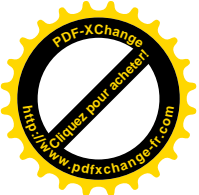
-- Quoi ? La confiance ? Mais cela ne se dessine pas !

-- Si, cela peut se dessiner, c'est très facile : tu traces sur la feuille blanche, une main avec ses cinq doigts, une main qui tient une autre main, puis, tu fais deux yeux qui regardent bien droit devant, des yeux d'enfant qui n'ont pas peur...

Remarque, si la feuille de papier n'est pas blanche, c'est pas important, et si la main n'a pas cinq doigts, c'est une main aussi...

Ensuite, nous dessinons le rond ensemble, et, pour la lumière des yeux, on va faire avec celle de tes yeux à toi, que l'on va mélanger avec la lumière de mes yeux à moi. Aucune lumière, d'aucune paire d'yeux, d'aucun visage, toute seule, ne peut inventer le soleil, même si cette lumière entre dans ton ciel.

En fait, mon petit, si je n'ai pu te dessiner ni le cheval, ni l' âne, ni le renard, ni l'ascenseur, c'est peut-être parce que je n'ai pas su trouver les mots qui m'auraient servi de pinceaux ou de crayons pour te mettre en couleurs, toi et tout ce que tu voulais que je te dessine. Je n'ai vu que les bords découpés et déchirés de la feuille au delà desquels le



crayon ou la plume ne pouvait que rayer la table... Et je suis allé jusqu'à croire que je pouvais dessiner la confiance !

Conte d' Habibah, la petite fée des Neiges Equatoriales, été 337, lors d'une veillée familiale dans son village près du Col des Nuages Bleus...

Le petit singe

La cage était immense, très haute, avec de gros barreaux. Le singe, tout seul et très petit.

Les gens passaient devant la cage, s'arrêtaient, intéressés, riaient, regardaient le singe, revenaient toujours, presque chaque jour de fête ou de repos.

Seule dans la foule, une femme ne riait pas. Une jeune femme, bien plus sympathique que belle. Les verres de ses lunettes toujours embués, les lèvres entr'ouvertes comme pour un cri, un souffle, un nom, un prénom, un mot retenu...

A chacune de ses visites au Grand Zoo de la ville, la jeune femme passait devant la cage du petit singe, se frayait avec peine un chemin dans la foule agglutinée, parvenant ainsi plus près des barreaux, toujours plus près...

Et le singe, lui, tout seul, que les dimensions de la cage rendaient encore plus petit, s'agrippait aux barreaux, gesticulait, grimaçait, criait, en perpétuelle érection, son membre dressé tel un doigt rose vers le ciel. Le ciel qu'il n'atteindrait jamais, bleu, gris, noir ou blanc... ni même les étoiles, au milieu de la nuit, pendant le sommeil des spectateurs, et le souvenir vivant de la très gentille jeune femme à lunettes...

Les gens, étonnés et ravis, n'en finissaient plus de passer et de repasser devant le petit singe. Parfois, c'était une houle de rires et de clameurs joyeuses qui déferlait d'un bout à l'autre de l'allée centrale du zoo.

Ce qu'il était tordant, ce petit macaque ! Effronté, coquin, sans complexes !

Affectueux comme un tout jeune enfant, mais plus hardi que le plus turbulent des garnements, débrouillard, téméraire jusqu'à risquer de se rompre le cou, et volontaire de surcroît !

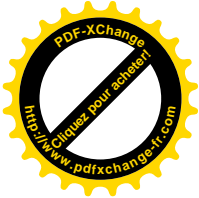
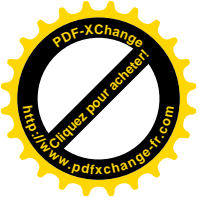
A en juger par la façon dont il s'agrippait aux barreaux, l'on aurait cru qu'un jour enfin, à force de secouer tant et plus, de se tordre en tous sens, les barreaux allaient s'écarter...

Non seulement les gens venaient pour voir le singe, mais encore, peut-être précisément à cause du singe, ils venaient aussi pour voir tout ce qu'il y avait dans le zoo.

Dans les premiers temps, l'on ne se bousculait pas à l'entrée du zoo. La girafe au long cou n'impressionnait plus personne, le grand lion paresseux à la belle crinière, tout le monde savait que c'était un seigneur et qu'il était méchant même quand on ne se moquait pas de lui, et le Zèbre, après tout, n'était qu'un beau pyjama rayé.

De plus, les gardiens et les vendeurs de cacahuètes n'étaient pas très drôles...

Mais, lorsque le petit singe arriva dans son immense cage, venu de l'un de ces pays du Sud qu'on dit être le toit du monde parce que les montagnes y sont les plus hautes et les plus sauvages de la Terre, alors tout changea dans le zoo... Et le petit singe se moquait de la pluie et des nuages sombres de ce pays du Nord ; de ces grandes " boîtes à habiter " de vingt étages s'étendant au delà du zoo ; de ces longues heures du matin et du soir qui n'étaient ni le jour ni la nuit ; de ce soleil aux rayons obliques ; des visages lugubres, silencieux ou indifférents, de beaucoup d'habitants de cet étrange pays ; de tous ces cheveux gris ; de ces grosses maisons intransportables, indémontables, à l'architecture



compliquée ; de ces révérences ridicules et de ces sourires figés, sans joie, des employés du zoo.

Jour après jour, il vint de plus en plus de monde, les gardiens et les vendeurs de cacahètes, désormais, présentèrent le programme de la visite avec un brin d'humour et presque de gentillesse...

Même le directeur du zoo, monsieur Arsène, un grand type au teint cireux et verdâtre, très sec et très cassant, qui ne souriait jamais, invectivait en permanence ses employés ; devint drôle à son tour...

Décidément, le petit singe avait une façon bien à lui de s'agripper aux barreaux. Et chaque jour, il s'élançait encore plus en hauteur. Allait-il finir par atteindre cette longue barre mobile, tout en haut de la cage qui semblait toucher le ciel ?

De ses quatre membres, de ses quatre mains, s'électrisait une force colossale, et même plus qu'une force : une détermination, une énergie presque surnaturelle. Et toujours, ce petit doigt au bout rose, tendu à l'extrême, impudique, provocateur, éclatant de santé, juteux comme un fruit mûr...

Un jour, la jeune femme, parvenue non sans peine au premier rang des spectateurs, saisit les barreaux à pleines mains, et les pressa très fort comme s'ils eussent été des poignets.

Alors, il y eut un regard, une hésitation, un instant, le commencement d'un sourire, une relation intense et silencieuse, un échange de syllabes inaudibles pour l'ensemble des spectateurs, un vocabulaire non conventionnel entre le petit singe et la jeune femme.

Voici la traduction de cet échange...

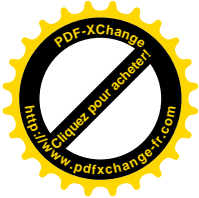
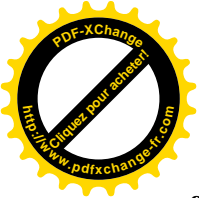
-- C'est vraiment chic de ta part de t'approcher si près de moi. Ne crains rien, Marie jolie visage, Marie bien habillée, Marie goutte de pluie au bout de mon petit doigt, je ne salirai ni tes yeux, ni tes cheveux, ni ta belle robe, même si je m'explode comme la source vive et blanche jaillie d'entre les roches dures de la montagne de moi... Seulement, à cause de ton regard, je vais enfin pouvoir tordre ces satanés barreaux. Nous allons partir sans rien dire à personne, tous les deux. Pas longtemps, juste un tout petit voyage, un voyage au pays de tous ces visages au fond desquels on peut aller si loin... J'amènerai avec moi tous mes copains, et tu feras la même chose : tous ceux que tu aimes à tes côtés. Cela va faire une sacrée équipe, ensemble, on va bien rire !

-- Tu sais, coco, ton voyage, il me paraît bien long, en fait. Ce n'est pas l'envie qui me manque, de partir avec toi. D'ailleurs, quelle femme ne serait point tentée par une telle aventure ! Tu as raison, coco, il n'y a pas que le petit bout tendu, même quand il se voit comme le tien, mais tout cela, tout ce que tu exprimes, les gens que tu fais rire, ta volonté d'écarter les barreaux, tu le vis à ta façon, en face d'eux tous, tu le projettes, tu l'éclabousses jusqu'au plus profond de leurs rêves, de leurs secrets, de leurs visages, de leurs attentes, de leurs étonnements, de leur histoire, de toute leur vie, en somme.

Tu es tout seul dans ta cage, mais la solitude, tu l'as vaincue, parce que, du matin jusqu'au soir, ils viennent, s'arrêtent, s'amusent, rient et te regardent. Entre eux et toi, c'est une histoire d'amour que tu vis, une vraie, une très grande histoire. Un peu comme une de ces légendes populaires d'autrefois où le troubadour était un orphelin de la route, illettré, mais bouffon, poète et magicien, balayeur de chagrins.

Je ne peux pas venir avec toi, je suis une habitante de la " Citadelle ", j'appartiens au monde des Infrastructures, des codes à barres et des références, j'ai aussi un mari, des enfants, une de ces maisons que l'on ne peut jamais démonter comme une tente. Mais je te crois, je te comprends, je t'aime, je suis avec toi, de ton côté, parce que je suis une prisonnière sans barreaux...

Et les jours, les saisons, les anniversaires et les fêtes, les histoires cachées des gens, les rires des enfants, la solitude des vieillards, les lèvres qui n'embrassent que des



fantômes, les mains qui n'étreignent que des images ; la vaisselle cassée dans les déménagements, les parsécus dans le tiroir-caisse, le sourire satisfait du directeur du zoo, les fins de mois difficiles des gardiens et des vendeurs de cacahètes ; participèrent à l'immuable ronde du Système...

Le Système révisa quelque peu ses notions de valeurs, mais demeura toujours très confortablement assis sur les mêmes fondations.

Dans son immense cage, le petit singe s'agitait maintenant, tout en hauteur, juste en dessous de la longue barre mobile...

Il sauta, se suspendit à la barre, tourna, se balança, et puis, d'un seul coup, il s'immobilisa au-dessus du vide.

Il semblait alors réfléchir, calculant son coup. Visiblement, il se préparait pour exécuter un saut inhabituel. Ses yeux rivés aux barreaux, un instant, évaluèrent la distance entre la barre mobile et le bord supérieur de la cage.

Alors, il fit un demi-tour sur lui-même, le long de la barre, se présentant de dos aux spectateurs, et prépara son élan...

En bas, une voix féminine déchira le silence qui venait tout juste de se faire dans la foule immobile et pétrifiée de surprise.

-- Arrêtes, coco, ne saute pas. Tu vas te casser les reins ! Personne ne te demande d'exécuter une acrobatie pareille ! Tu m'entends ? Personne au monde ! Alors, redescends bien sagement, et continue à nous faire rire. Aujourd'hui, c'est la première fois que les spectateurs n'ont guère envie de rire ; ton idée, elle n'est pas très drôle, tu sais ...

Et le singe, exécutant quelques tourniquets préparatoires, oublia qu'il n'était qu'un petit animal inoffensif, une insignifiante créature au pays des guignols gris, alors, il s'écria, cette fois, d'une voix humaine puissante et décidée :

-- Oui, c'est vrai, tu as raison, personne ne me demande d'exécuter cette acrobatie, mais c'est bien moi, qui veut le faire, moi seul, tu comprends ? Cela vient de moi, de moi seul...

La certitude de me raccrocher aux barreaux, je ne l'ai pas vraiment... pas tout à fait... Mais je vais sauter.

Le singe sauta donc dans le vide, en arrière, tourna trois fois en l'air sur lui-même, et...

Autre conte d'Azil...

A ses compagnons de l'expédition sur la Planète Morte, un soir, dans la fluorescence d'un ciel sans étoiles, à la veille de la découverte des ossements, sous la " coquille d'oeuf ".

Firmin le solitaire

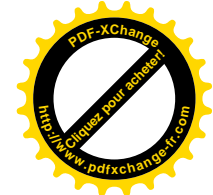
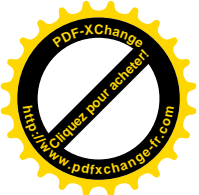
Tous les décadis, le long de la piste de Bukenvo, vers le bourg le plus proche, il cheminait, Firmin le solitaire, dans le même costume à carreaux, avec sa casquette grise et ses souliers noirs, d'un pas égal, les mains enfoncées jusqu'au fond de ses poches.

Les promeneurs du décadi, en famille ou en groupe, le rencontraient, inévitablement.

Firmin le solitaire ne saluait jamais, marchait tout droit devant, sans un écart, aller-retour au bourg. Depuis des années, entre trois et cinq heures, le décadi après-midi, dans un sens ou dans l'autre, on l'apercevait.

Sa promenade du décadi était un rituel, son unique sortie.

Il demeurait dans une petite maison délabrée, en bordure de la voie ferrée, à quelques kilomètres du bourg. Il travaillait à l'usine du pays, intégré dans une équipe d'assemblage de pièces détachées, ne parlait pas, ne riait pas, n'avait aucun contact avec



ses camarades d' atelier. Il n' était pas du pays ; venu, un jour, avec son sac sur le dos, il se rendit à l'usine, fut embauché comme mécanicien, accepta ces tâches répétitives, tel un robot placé dans une chaîne de montage. Tous les soirs, il regagnait une maisonnette sans confort. Au début du mois, il payait son loyer.

Personne ne savait d' où il venait, ni s'il repartirait un jour. On ne lui connaissait pas de petite amie, et jamais, il ne se rendait à la ville voisine.

Les gens se demandaient bien ce qu'il faisait de son argent, puisque 'il ne dépensait rien et vivait sans besoins autres que ceux, très élémentaires, de son modeste entretien.

Un matin, le lendemain d'un décadi, des employés de la voie aperçurent sur le rail, un homme coupé en deux. C'était Firmin le solitaire, dans son costume à carreaux. Il fut incinéré au Crématorium du village. Et comme nul ne vint réclamer ses cendres, l' officier municipal et les employés du service funèbre placèrent l'urne dans une alvéole, au sous-sol de la Maison du Peuple, se recueillirent quelques instants, puis, attribuèrent un numéro, au-dessus du petit carré scellé. Au bout du délai de garde réglementaire, l'urne serait retirée, et les cendres éparpillées en plein champ.

L'usine s' agrandit, les jardins et les façades des maisons s' embellirent, il y eut des fleurs nouvelles, des fruits, des noces, des moissons ; les fermiers s' équipèrent en nouvelles machines agricoles, les dernières filles à marier se marièrent, les vieux du pays moururent dans leur lit, il y eut un ou deux infarctus, quelques virus inconnus sévirent dans la population locale, un homme se pendit dans une grange, les écoliers se réunirent autour d' étranges vestiges et de ruines mises à jour par les archéologues, quelques bonnes histoires, bien salées, de cocufiage, circulèrent de porte à porte. Un guérisseur, exerça ses talents, un sorcier jeta des sorts, un " fada", au fond des bois, recueillit des dizaines de chats errants, des " messes noires " attirèrent les femmes les plus médisantes, les doryphores dévorèrent les feuilles des pommes de terre ; une vache fut peinte aux couleurs du village, tirée sur le champ de foire, hissée sur la tribune d' honneur à l' occasion d'une exposition inter régionale où l'on ne primait que des bêtes sélectionnées, par un jeune paysan en mal de popularité qui voulut faire une blague...

Un enfant du pays, un jour, demanda à sa mère ce qu'était devenue cette naine difforme, bossue, impotente, aussi laide qu'un pou de lamina, aussi sale qu'un nombril encrassé, qui recevait, tous les décadis après-midi, un grand gaillard sec et maigre vêtu d'un costume à carreaux.

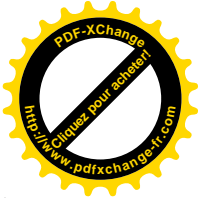
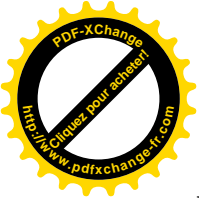
-- Vers la fin de l' hiver dernier, je crois bien, une veille de décadi, une fourgonnette de la Brigade Sanitaire s'est arrêtée devant la maison de la naine.

Je les ai aperçus en traversant la rue pour aller à la boulangerie : deux types en blanc, ils sont entrés dans la maison, sans frapper, ouvrant brutalement la porte, puis ils sont ressortis, tirant la naine hurlante comme un paquet de linge sale. Cela s'est passé très vite...

Carnets de route, Eridan, été 636-ER-4.

La petite fille

A cet endroit, il ne passait que des hommes, depuis les longs bâtiments aux murs lépreux de ce faubourg de la cité ouvrière, jusque bien au delà du terrain vague s' étendant sur plusieurs kilomètres, de l'autre côté de l' unique route conduisant au camp. Dans trois mois à peine, les bâtiments préfabriqués seraient démontés, ainsi que les baraquements du camp ; et le terrain vague, alors, monstrueuse plaie béante de cratères



de boue, boursouflé comme la peau d'un cadavre en décomposition, hérissé de piquets et de poutrelles métalliques tordus, rongés de rouille, encombré de déchets industriels, s'étendrait encore à l'infini, insultant le bleu du ciel, suant d' humidité crasseuse dans le brouillard jaune et gris.

Dans un autre pays, autour d'une autre ville, sous le même ciel, mais à des milliers de kilomètres de là, le camp et les bâtiments seraient remontés, en quelques jours, et d' autres hommes, ressemblant à ceux d'ici, aux visages cuivrés, blonds comme les blés ou noirs de peau, chemineraient sur une piste, entre les bâtiments et le camp, deux fois dans la journée.

Dans trois mois à peine... Et ceux d' ici travaillaient dans les bâtiments de ce faubourg, habitaient dans les cubes de tôle du camp, depuis près d'un an. Les chantiers, sur la planète, vont et viennent, au gré des démolitions, des reconstructions, des extensions de faubourgs... Les hommes, eux, suivent parfois les chantiers lorsque tous leurs projets ont avorté, et se mêlent aux populations locales les plus démunies. Qu'ils soient Enizoliens, Neurélabiens, Circadiens ou Atalantes, tous les chantiers se ressemblent : ils sont la même plaie béante à ciel ouvert, le même cheminement, le même creuset tribal.

Depuis la terrible histoire de la jeune fille assassinée, retrouvée en bordure du terrain vague, les hommes suivaient leur chemin, accélérant le rythme de leurs pas, ne s' arrêtant jamais, parlant très peu, la tête baissée en avant de leur poitrine, humbles créatures en vêtements de travail tachés de graisse.

Quelques enfants des école parfois isolés, traversaient la piste des travailleurs, traînant au bout de leurs petits bras, de très lourds cartables.

Avant la macabre découverte, il n' était pas rare que l'un des hommes cheminant sur la piste, s' approche d'un enfant et lui propose de prendre en charge le volumineux cartable, un moment, d'engager une conversation ou de partager quelque friandise...

Cette horrible histoire était passée dans le faubourg comme une foudre de glace qui aurait subitement pétrifié les esprits, frappé les carreaux des fenêtres d'une brutale gifle de givre.

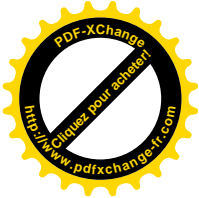
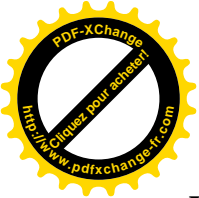
Plus aucun homme à présent ne se serait arrêté pour sourire à une jeune fille, se charger du cartable d' un enfant. D' ailleurs, depuis l' évènement, les femmes et les enfants du camp, lorsqu'ils revenaient du faubourg, passaient à travers champs, contournaient le terrain vague, marchant ou courant en petits groupes serrés.

Mais, pour comble de l' horreur, l'histoire de la jeune fille assassinée avait été suivie presque immédiatement par de mystérieuses disparitions d' enfants. De très jeunes enfants...

L'on racontait, par toute la ville qu'un réseau de prostitution infantine s' était formé, et que des hommes d' affaire, des personnages pourtant très bien considérés et de bonne apparence, mais aussi des individus issus de milieux sociaux défavorisés, participaient à des enlèvements d' enfants.

Il régnait ainsi une atmosphère tendue, lourde de silences et d' absence de contacts chaleureux.

Chacun se murait dans la solitude de ses propres terreurs, se retranchait de ce monde de l' enfance qui était devenu inaccessible, tel un jardin enchanté entouré de hautes grilles et condamné. L' on avait même du mal à tendre la main vers ses propres enfants, les signes et les manifestations de l' affection la plus simple et la plus naturelle disparurent. Quant aux signes plus profonds et beaucoup moins visibles qui étaient ceux de la communication et de la pensée, ils se replièrent dans une pudeur exacerbée par l' incertitude des sentiments éprouvés.



Les pères ne souriaient plus à leurs filles, les maîtres d' école ne retenaient plus un enfant après la classe, les hommes qui sortaient de la fabrique ne se chargeaient plus des lourds cartables des petits écoliers.

Heureusement, il y avait encore les mères...

Un matin, deux employés d'une entreprise de récupération de métaux découvrirent au fond d'un cratère de boue, dans le terrain vague, le corps d'une fillette âgée de six ans, revêtu d'une robe bleu ciel, recroquevillé dans la position d'un animal roulé en boule.

La veille au soir, cette petite fille s' était tout simplement perdue dans le brouillard, avait longuement marché sur la piste, dans le froid, puis la nuit, venait de rencontrer ces hommes revenant tête baissée de l'usine et fonçant tout droit vers le camp sans s' arrêter. Puis elle avait quitté la piste, s' éloignant de ces hommes qui ne la regardaient pas, était entrée dans le terrain vague, avait tourné en rond des heures durant jusqu'à ce que le brouillard se lève et que les étoiles s' allument...

Brusquement saisie par une bise glaciale, et seulement vêtue de cette petite robe, sans aucune protection, sans abri, au milieu de cet immense terrain découvert et jonché de déchets industriels, elle avait tout juste un peu pleuré, à peine crié, et l' effroyable morsure du gel lui était passée sur tout le corps, avant qu'elle ne se roule en boule et meure dans le silence, les yeux et la bouche ouverts, loin des hommes, sous le regard glacé des étoiles...

Carnets de route, Eridan, été 636-ER-4

L' homme condamné

C'était un homme qui se savait condamné. Condamné de quoi, il ne le savait pas. A dire vrai, il se savait condamné depuis le début de l' " expérience ", à la sortie du ventre de sa mère.

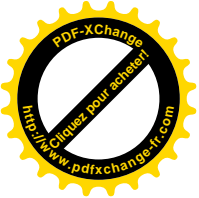
Un jour, alors que sa " condamnation " s' était, pour la infinimième fois, couchée devant la porte de son monde, telle un chien jaune, maigre et pelé venu de la rue, il était monté dans un train, avec sa valise et ses rêves d'enfant, pour se rendre à la grande ville du pays. Et depuis ce jour-là, il consignait ses réflexions, ses pensées solitaires, sur des bouts de papier qu'il rangeait ensuite dans de grosses boîtes d' allumettes.

Lorsqu'il en eut assez des boîtes d' allumettes, il enregistra ses écrits sur des bandes sonores. Alors le film de sa voix s' enroula dans de toutes petites boîtes rectangulaires. Ainsi put-il écouter son propre souffle, mais essayant en vain de capter le message, la vibration d'une autre voix, de toutes ces autres voix qu'il n' entendait jamais, il ne reconnut que son propre visage. Il eut tant souhaité que ce fût lui, cet autre , ou, mieux encore, elle, se livrant ainsi, crûment, en toute intimité, en toute violence...

Qu'allait-il faire de tous ces bouts de papier, ficelés par paquets, de tous ces films de voix, rangés dans plusieurs boîtes en fer blanc ? Tout cela était inutile, inaudible, intraduisible, mais il fallait, à chaque déferlement de crêtes explosives sur une plage silence, que cela jaillisse, comme l' eau vive, issue de la source.

Pourquoi ? Pourquoi ? Le monde, autour de lui, n' en avait pas besoin.

Bien sûr, il y avait eu, de l'autre côté du silence, de l'indifférence, de la pâleur des jours, de la tiédeur des nuits, des cloisons ripolinées des chambres d' hôtel, ces rencontres fugitives, ces visages plus ou moins attentifs, quelques adresses, quelques ports, quelques



rivages... Mais chacune de ces destinations inconnues, à peine entrevues, était elle même dans son propre accomplissement, et le monde, une ruche crépitant de bourdonnements saccadés, incompréhensibles mais audibles à l' excès... Une porcherie, une usine à yaourts, un musée de cire de guignols trépidants ; des images éblouissantes , translucides, sombres ou zébrées de hachures grises scintillant sur l' écran du monde, et des visages d'une virtuelle beauté, des regards cri explosant sur les murs d'une prison de verre...

Aujourd'hui, il n'était pas loin de la fin, l'homme condamné... Il le sentait confusément. Il venait même d' atteindre cette indifférence contre laquelle il s' était toujours battu, sa vie durant. Il se tenait là, debout, sur le pavé brillant et gris de cet immense hall de gare, étourdi par les clameurs de la foule, agité de soubresauts d' émerveillements décolorés. Les trains n' arrêtaient plus de s' élaner le long des quais, ou de s'immobiliser. Le flot des voyageurs s' écoulait comme une bande magnétique déroulée brutalement.

Alors, tout ce que cet homme avait tant aimé, tant attendu dans sa vie, se dilua dans des larmes qui n' étaient plus des larmes parce qu'elles avaient séché toutes seules.

Encore une fois, il y eut un cri étouffé, désespéré, une secousse, un frisson, comme un rêve se préparant à regret au sommeil, entre des plants de salades invendus qu'un maraîcher abandonne dans un cageot fracassé, et, cette silhouette de jeune femme, ce visage, si délicat, au bout d'une très grande écharpe blanche, ces jambes et ces chevilles, les notes cristallines et cadencées de ces petits talons noirs...

Très vite, un attroupement se forma, l' homme gisait sur le pavé gris, ses lèvres remuaient encore.

Carnets de route, Eridan, été 636-ER-4.

Le cosmonaute

Je vais mourir, prisonnier dans cette petite coque, aux confins d'un système stellaire périphérique d'une galaxie non répertoriée sur les cartes du ciel.

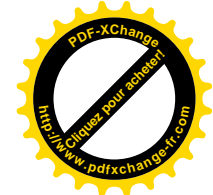
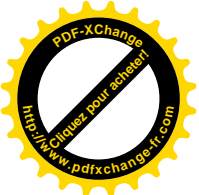
Comment me suis- je donc retrouvé catapulté dans cette région inconnue de l'espace ? Et que sont devenus mes compagnons de voyage ? Juste avant le grand choc qui allait se produire contre cet astéroïde gigantesque, nous avons rejoint nos coques aménagées, chargées de réserves de survie, puis nous avons quitté le vaisseau en perdition, projetés violemment dans l'espace, très loin de l'impact, si loin que nous n'avons ni les uns ni les autres, perçu le choc.

Normalement, avec nos vaisseaux Einsteinien équipés de coques de secours, nous ne pouvions guère envisager d'exploration au delà des systèmes les plus proches de notre monde.

Je ne sais pas pourquoi j'écris ces mots sur un carnet de bord que personne, aucun être vivant, intelligent, ne trouvera jamais.

Mes réserves vont s'épuiser. C'est drôle, j'ai l'impression d'être ici, dans cette coque minuscule depuis une éternité, alors que physiquement je n'ai pas changé...

Sur notre monde, existent déjà quelques bonnes centaines, voire des milliers de langages différents, ainsi que de manières d'écrire ; parfois les signes, d'un langage à l'autre, n'ont rien de commun en apparence...



Alors ce que j'écris là ne représente rien, n'a de réalité que la mienne et va se perdre dans l'espace. Ce sera un message inconnu de plus, indéchiffrable, inutile, un témoignage, mais le témoignage de quoi ?

Lorsque j'étais un tout petit garçon âgé de six à sept ans habitant au bord de la mer, je passais des heures à me promener, au moment des grandes migrations estivales, le long des jetées, sur les plages, aux abords des terrasses de café, là où les gens se pressent autour des boutiques, dans la rue, aux spectacles folkloriques, dans les bals et les fêtes, autour des caravanes de restauration rapide, et je photographiais les visages avec mon petit appareil, des dizaines de visages, ensuite, je les regardais longuement, je les triais, je leur inventais une histoire, parfois je les plaçais, à demi enroulés dans des flacons soigneusement refermés. Et je les jetais dans l'océan lorsque je partais à la pêche avec mon père.

Ainsi pensais-je pouvoir les retrouver un jour, c'était ma façon de les aimer, de les garder avec moi sans chercher à les posséder.

Et aujourd'hui, explorateur de l'espace rejeté dans l'immensité, comme une photo en chair et en os dans un petit flacon, j'errais définitivement à la rencontre de tous ces visages qui s'étaient perdus, il avait bien fallu que je l'admette.

Tayguète Antarès, jeune Neurélabienne du cap rocheux d' Atarakbay. Texte publié dans la revue " Kosmolyric " durant l'été 634.

Le monsieur tout noir...

En l'année 624, âgé de huit ans, je revenais à pied de l'école un soir d'hiver et comme tous les autres soirs, vers cinq heures, je passais par la rue haute qui conduisait directement à la maison de mes parents, au bout de la ville, derrière les remparts...

A vrai dire, la distance à parcourir entre l'école et la maison n'était pas excessive, tout juste deux petits kilomètres. Mais je trouvais cependant le chemin bigrement long, avec mon très lourd cartable. Au début du trajet, je peinais déjà.

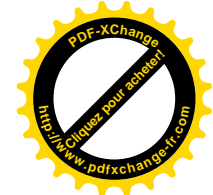
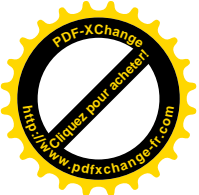
Pour rien au monde, je n'aurais abordé un inconnu dans la rue, tout simplement pour lui demander de me porter le cartable : ç'eût été le prendre pour un brave guignol de passage, et je n'étais pas de nature, bien que relativement communicatif, à profiter de la bonté ou de la passivité des gens. Je n'aurais même pas demandé un tel service à une jolie et sympathique jeune femme bien habillée ressemblant à ma grande soeur.

Ce soir là, pourtant, en ce deuxième mois de l'année en lequel nous connaissions des températures hivernales anormalement basses à Enizola, le trajet me parut bien plus long que d'habitude.

J'aperçus un monsieur tout noir, noir comme du cirage jusqu'au bout des doigts, vêtu d'un beau costume et sans manteau, qui ne tremblait pas dans la bise glacée, marchant tout droit devant lui, d'un pas régulier, vif et résolu. Tout de suite, je sentis que ce monsieur là avait l'air très gentil, il souriait naturellement, et je me dirigeai vers lui sans aucune crainte.

Le cartable me sembla soudain si léger que je l'oubliai et le laissai tomber par terre. Le monsieur se précipita vers moi, ramassa mon cartable et me demanda où j'allais...

Durant tout le temps qu'il porta mon cartable et que je marchai à ses côtés, j'avais l'impression très nette que rien ne pouvait m'atteindre, que le monde entier bouillonnant et tourbillonnant jusqu'à l'extrémité de son histoire ne me ferait jamais plus peur, que des pierres ou des grêlons, même, jetés des plus hauts nuages, ne me



feraient aucun mal, que le ciel ne me tomberait pas sur la tête, et que si toutes ces choses arrivaient quand même, cela ne m'empêcherait jamais d'avancer comme lui, tout droit devant...

Et quelle ne fut pas la surprise de ma chère maman, qui, dans l'encadrement de la porte d'entrée de notre maison, attendant mon retour, aperçut enfin son petit garçon marchant à côté du monsieur tout noir, le cartable au bout de son long bras !

Bien sûr, elle se confondit en excuses et me gronda quelque peu.

Le petit garçon de huit ans est devenu aujourd'hui ce jeune homme de vingt ans, en ce début de l'été 636, toujours à Enizola. Mais la rue haute de jadis s'est élargie, de nouvelles maisons la bordent, et les remparts ont été démolis, depuis l'extension du parc Bételgeuse.

Au service d'accueil du bureau 14 des Messageries Planétaires, le petit écolier au lourd cartable rédige consciencieusement, avec humour, les messages des vieilles dames aux doigts déformés. A présent, une copieuse enregistreuse remplace le cartable. Mais la machine reste au bureau, et le chemin, beaucoup plus long jusqu'à la maison, est parcouru en bicyclette.

Entre hier et aujourd'hui, il ne reste plus que l'espace d'une très grande journée durant laquelle le monsieur tout noir vient de se prendre douze années sur la tête en ayant conservé dans mon souvenir, exactement le même visage...

Eridan, Enizola, 23-6-636-ER-4, souvenirs d'enfance.
